

il est devenu grand; et c'est le héros du récit. Comme cette introduction se reproduit dans d'autres types, (v. *La Mermaid*, dans Campbell même; *La princesse Tournesol*, *Le fils du pêcheur*, dans Luzel, etc.), on peut regarder cette introduction comme interpolée.

100. FLEUR D'ÉPINE

« Fleur d'épine était fille de roi, la plus charmante qu'on eût jamais vue. Il lui prit un jour fantaisie d'aller toute seule à la promenade. Elle ne connaissait pas les chemins et son cheval la mena bien loin, sans qu'elle y fit attention, jusqu'à une montagne de verre. Là demeurait une vieille sorcière qui, voyant Fleur d'épine seule, sauta à la bride du cheval et la fit entrer dans sa maison. La vieille avait un fils couvert de lèpre et Fleur d'épine, la fille de roi, se vit forcée de savonner le linge dont se servait le lépreux. Elle n'avait pour toute nourriture que du bouillon d'âne que la sorcière mitonnait avec ses ongles, longs et noirs.

Cependant le roi était au désespoir d'avoir perdu sa fille, il envoyait de tous côtés des troupes à sa recherche. Mais on faisait tant de récits terribles de la montagne de verre et des gens qui l'habitaient que personne n'osait s'y hasarder.

Un soldat cependant en eut le courage. Il monta, monta jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la fontaine où la pauvre Fleur d'épine faisait de son mieux sa dégoûtante besogne. Comme il redoutait quelque surprise, il n'y alla pas par quatre chemins; en deux mots il eut expliqué qu'il était venu avec l'intention de la tirer de là et d'affronter tous les dangers pour la ramener à son père. Fleur d'épine lui dit : « Restez caché ici jusqu'à demain matin. J'obtiendrai de la sorcière qu'elle me laisse venir à la fontaine avec mon cheval. Nous le monterons tous les deux et j'espère qu'il ira assez vite pour qu'elle ne puisse nous rattraper ».

Le lendemain Fleur d'épine dit à la vieille : « Vous voyez que de linge il faut savonner aujourd'hui; je ne pourrai jamais le porter jusqu'à la fontaine. Permettez-moi donc d'en charger mon cheval, et j'aurai plus de cœur à la besogne.

— Hum! dit la vieille soupçonneuse, il est vrai que le paquet est gros. Je veux bien que vous en chargiez le cheval, mais mon

cher fils vous tiendra compagnie, ma belle, pendant la route et à la fontaine. J'ai décidé de vous le donner demain pour mari, et il aura ainsi la facilité de vous faire sa cour ».

Fleur d'épine fut forcée d'accepter la compagnie du vilain garçon, de peur de pis.

Mais quand ils furent arrivés à la fontaine, voilà que le soldat sort de sa cachette, empoigne, sans dire gare, le fils de la sorcière, lui ficelle les bras et les jambes et le jette dans le bassin, où il le laissa barbotter dans la mare. Après cela le soldat et la princesse montent sur le cheval et partent comme le vent.

La sorcière, ne voyant pas arriver Fleur d'épine à l'heure habituelle, descendit à la fontaine. Elle n'y trouva que son cher garçon, enfoncé jusqu'au cou dans la mare, toussant et crachant.

Elle le tire de là, le déficelle, le rajuste, et se précipite, comme un ouragan, à la poursuite des fugitifs. Ils entendirent le bruit, toujours plus rapproché, de sa course furieuse, et ils la virent bientôt tout près d'eux, faisant des sauts effrayants.

Le cheval dit à Fleur d'épine : « Prenez la boîte qui est dans mon oreille droite et jetez-la derrière vous ». Fleur d'épine prit la boîte et la jeta derrière elle. Aussitôt un lac large et profond s'étendit entre eux et la sorcière et pendant que la sorcière, arrêtée par l'obstacle, s'ingéniait, les fugitifs gagnèrent du terrain. Mais la vieille scélérate ne fut pas longue à prendre son parti ; en un moment elle fut à leurs trousses, plus enragée encore.

Le cheval dit à Fleur d'épine : « Prenez la pierre qui est dans mon oreille gauche et jetez-la derrière vous ». Fleur d'épine prit la pierre et la jeta derrière elle. Au même instant un mur d'une largeur et d'une hauteur prodigieuse s'éleva et la sorcière vint s'y casser le nez. Pendant ce temps les fugitifs gagnèrent du terrain.

Le cheval de Fleur d'épine portait au cou une sonnette qu'on entendait de cent lieues. Comme ce bruit aurait été passablement incommode pendant la promenade, on avait l'habitude d'en maintenir le battant avec un crochet. Quand il était nécessaire de faire sonner la sonnette, on n'avait qu'à décrocher le battant. C'est justement ce que fit Fleur d'épine, et aussitôt que le battant fut décroché, la sonnette fit entendre un son si perçant que le roi l'entendit de son palais et envoya tout de suite ses troupes de ce côté.

La sorcière était parvenue à franchir le mur et elle allait mettre sa griffe sur les fugitifs quand le cheval, hors d'haleine, mit le

pied en terre sainte. Là il n'y avait plus rien à craindre. La sorcière n'en pouvait franchir la limite.

En même temps arrivaient les soldats du roi. Ils regardaient la vieille s'agitant comme une furie et demandèrent à leur camarade qui c'était. Fleur d'épine raconta l'indigne traitement auquel elle avait été condamnée sur la montagne de verre, où la vieille voudrait la ramener.

Alors les soldats empoignèrent la vieille, et sans attendre les juges, la brûlèrent toute vive.

Et le roi, pour récompenser le brave soldat, lui donna sa fille, Fleur d'épine, en mariage. »

Grimm : *le tambour*. — Ralston recueil : *la Baba Yaga*. — Campbell : *la bataille des oiseaux*. — Dasent : *le fils de la veuve*.

Grimm. Un tambour trouve une chemise sur un pré et la met dans sa poche. Pendant la nuit la propriétaire vient la réclamer et lui apprend qu'elle est fille de roi, retenue par une sorcière sur la montagne de verre. Le tambour arrive sur la montagne, porté par des géants, puis sur une selle magique. La sorcière lui donne trois tâches : 1° de vider un étang avec un dé à coudre; 2° scier et débiter une forêt; 3° faire du tout un bûcher et le traverser quand il est en feu. A l'aide de la princesse, le tambour jette la sorcière dans le bûcher. Le tambour emmène chez lui la princesse. Mais il l'oublie quand il a embrassé ses parents, jusqu'à ce que la princesse lui rappelle la mémoire en chantant une chanson.

Ralston, *la Baba Yaga*. Une orpheline est envoyée par sa marâtre chez une Baba Yaga qui lui impose une tâche en attendant qu'elle la mange. Un chat qu'elle a bien traité lui donne un essuie-mains et un peigne. Elle s'enfuit, poursuivie par la sorcière qu'elle arrête en changeant l'essuie-mains en étang, le peigne en forêt.

Campbell, *la bataille des oiseaux*. La fille du géant, poursuivie par son père, dit au prince de jeter derrière lui ce qu'il trouvera dans l'oreille du cheval qui les porte. C'est une épine qui devient un bois où s'empêtre le géant. — C'est une pierrette qui devient une montagne, et enfin une goutte d'eau qui se change en un lac.

Dasent. *Le fils de la veuve*. Il n'y a qu'un cavalier sur le cheval. Le cheval dit au cavalier de jeter derrière lui trois objets qu'il a

emportés avec lui : une ronce, un caillou, une cruche d'eau qui se changent en un bois, un rocher, un lac.

Ce conte en général se distingue du type précédent par l'absence des épreuves, et par le fait de la connivence du cheval qui fournit les obstacles.

Les similaires scandinave et allemand offrent de riches développements qui contrastent avec la sécheresse du conte basque.

107. L'OISEAU DONT LE CHANT GUÉRIT.

« Un homme fort riche était malade depuis longtemps, si longtemps que les médecins s'étaient lassés à le soigner et ne le tourmentaient plus. Il entendit dire qu'il y avait quelque part un oiseau dont le chant était si mélodieux et avait une telle vertu qu'il suffisait aux malades de l'entendre et de le toucher pour être aussitôt guéris. Le riche homme fit venir son fils aîné, lui donna une bonne somme pour ses dépenses et le fit partir à la recherche de l'oiseau. Mais le fils aîné n'alla pas plus loin que la ville voisine où il mena grand train avec l'argent paternel.

Le malade, ne le voyant pas revenir, s'impatienta. Il appela son fils cadet, lui donna une bonne somme pour ses dépenses et le fit partir à son tour à la recherche de l'oiseau. Le fils cadet n'alla pas plus loin que son aîné, et les deux frères dépensèrent en folies tout leur argent.

Le plus jeune des trois frères, resté seul à la maison, voyant que son père continuait à souffrir et s'inquiétait en outre de l'absence de ses deux fils, n'attendit pas qu'il fût mandé et pria son père de lui permettre d'aller, à son tour, à la recherche de l'oiseau chanteur. Le père résista d'abord ; il craignait de perdre son dernier enfant après les deux autres, mais le jeune homme le pria tant qu'il finit par consentir, et lui donner une bonne somme d'argent pour ses dépenses.

Le jeune homme s'éloigna, plein d'espérance. Comme il passait dans un village, il vit étendu à la porte de l'église, un cadavre auquel était refusée la sépulture. On lui apprit que l'homme était mort insolvable et que ses créanciers lui appliquaient les rigueurs de la loi. Le jeune homme fut saisi de pitié. Il convoqua les créanciers, les paya entièrement et suivit le convoi du débiteur. Puis il se remit en route.